

©Éditions La Galipote. Tous droits réservés.

Photographie de couverture : collection personnelle,
famille Mabrut.

ISBN : 978-2-915257-90-8

Willy Mabrut

**Du réduit de Saint-Genès-Champespe
au maquis de Bourg-Lastic**

– 1944-1945 –

Du même auteur :

- *“Sauve-Libre ... ou la commune de Saint-Sauves d’Auvergne pendant la période révolutionnaire”* – Éditions La Galipote, 2014.
- *“La région de La Bourboule et du Mont-Dore pendant la seconde guerre mondiale”* – Éditions La Galipote, 2017.

Michelle SERRE

Willy Mabrut

**Du réduit de Saint-Genès-Champespe
au maquis de Bourg-Lastic**

– 1944-1945 –

– Éditions La Galipote –

Présentation du théâtre des opérations

Mai 1944. Les maquis, organisés, armés, entraînés sont désormais opérationnels. Les responsables des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) décident alors la création des Grands Rassemblements d'Auvergne :

- pour répondre à la demande des Alliés qui savent que le débarquement en Normandie est imminent, et qu'il y a lieu de freiner la progression des troupes allemandes, notamment celles en provenance du sud de la France ;
- pour mettre à l'abri les maquisards de plus en plus harcelés par l'occupant, les Gardes Mobiles de Réserve (GMR) et la Milice.

A l'origine du rassemblement de Saint-Genès-Champespe dans le Massif du Sancy : un homme, Willy Mabrut dit "Tonton", et son maquis implanté dans la région de Messeix et de Bourg-Lastic. Ce "grand rassemblement", qui avait débuté un mois plutôt, est dissous le 13 juin au lendemain de la bataille du Mont-Mouchet, pour éviter un éventuel encerclement par les troupes allemandes.

De retour du côté de Bourg-Lastic, le maquis de Willy

Mabrut devient le bras armé de l'une des zones de guérilla nouvellement créées : la zone III, située dans le sud-ouest du Puy-de-Dôme en limite de la Corrèze et du Cantal... Et ce, jusqu'à la Libération.

C'est précisément l'histoire de ce rassemblement, entre le 15 mai et le 27 août 1944, qui est évoquée dans cet ouvrage, mais aussi ce qui s'en est suivi puisque Willy Mabrut, devenu maire de Bourg-Lastic, sera chargé de la "liquidation" de ce maquis à la Libération.

Ce livre a pu être réalisé grâce aux informations écrites ou orales fournies par différents témoins des événements, et à des documents d'archives, souvent postérieurs à la Libération, désormais disponibles (Service de Recherche des Crimes de Guerre Ennemis ; interrogatoires de témoins français et allemands). Précisons néanmoins qu'il existe peu de photographies de l'époque, que les documents et comptes-rendus faisant référence à ces événements sont rares, et qu'en conséquence il n'est pas toujours aisé d'établir une chronologie précise des faits.

Le rassemblement de Saint-Genès-Champespe

Laspialade

Lorsque l'on évoque les rassemblements d'Auvergne, en 1944, c'est celui de Mont-Mouchet qui est spontanément cité, car les maquisards y ont affronté les Allemands. De Gaulle s'y est rendu. Un monument en perpétue le souvenir, et tous les livres régionaux publiés sur cette époque y font référence. Il est devenu le lieu de mémoire par excellence.

En revanche, un autre rassemblement a sombré dans l'oubli, celui de Laspialade à Saint-Genès-Champespe dans le Puy-de-Dôme. Créé en même temps que celui du Mont-Mouchet par les responsables F.F.I. d'Auvergne, il était dirigé par Willy Mabrut. Ses effectifs atteindront 4 000 à 6 000 hommes aux derniers jours d'existence du réduit.

Alors pourquoi ce silence ?

Si j'ai décidé de visiter les lieux quelque soixante-quatorze ans plus tard, c'est parce que mon père et mon oncle, l'avaient rejoint, et que les témoignages écrits ou oraux que j'avais recueillis avaient éveillé ma curiosité.

C'est pourquoi j'ai pris contact avec Ginette Ladevie qui demeure à Laspialade. Elle n'avait jamais raconté ce court épisode de sa vie. A preuve, l'un de ses petits enfants a découvert, à sa grande surprise la photo de celle-ci dans l'article que le journal "*La Galipote*" avait consacré à l'évolution de ce rassemblement. Comme beaucoup de personnes ayant vécu les événements douloureux de cette période, elle ne voyait pas la nécessité de les évoquer avec ceux qui ne les avaient pas vécus. Pudeur, peur de n'être pas prise au sérieux, mais surtout volonté d'oublier les traumatismes vécus par l'enfant qu'elle était alors. Croiser un matin sur le chemin de l'école une troupe de maquisards lui imposant de faire demi-tour et de rester à la ferme de ses parents les jours suivants; assister au transport des morts et à leur ensevelissement dans une clairière ; s'enfuir avec ses parents parce que l'avion du maquis survolant le camp les alertait d'une menace ennemie ; voir débarquer à la ferme et supporter pendant plusieurs jours la présence des Allemands qui campaient devant cette dernière : autant de faits qui l'ont marquée à jamais !

Elle et moi nous sommes rendues dans la prairie où la maison forestière avait servi de P.C. au maquis. À son emplacement, au milieu des ronces, se trouvaient un tas de pierres et les restes des véhicules incendiés par les Allemands fin 1944 oubliés là... sauf par ceux qui, très nombreux aux beaux jours, vont à la recherche de leurs souvenirs ! Ils y rencontrent Ginette Ladevie, inévitable, toujours présente à la ferme, située en amont du camp.

Sans son aide, impossible de situer le lieu car rien, aucune plaque commémorative ne le signale. Difficile d'imaginer que plusieurs milliers d'hommes ont été accueillis là en mai et juin 1944, au P.C. de la maison forestière.



La clairière de Laspialade en 2017.



Ce qui restait en 2017 du PC incendié par les Allemands.

Marcel Boyer, Jean Gatignol, Louis Juillard, Jean Roche, Raymond Miallier ont laissé des témoignages écrits de cet événement. Willy Mabrut, qui dirigeait le réduit n'a malheureusement pas rédigé le sien, ni livré ses souvenirs à sa famille. Pudeur, scrupule, modestie, manque de temps – son investissement ne s'est pas arrêté le jour de la Libération – ou tout simplement parce qu'il pensait comme beaucoup n'avoir rien fait d'exceptionnel, juste son devoir de citoyen et d'honnête homme. Pendant des mois, recherché, il est resté caché dans la région de Laqueuille et de Briffons, sillonnant la région dans sa Citroën, assis à la droite de son fidèle chauffeur, deux maquisards à l'arrière, mitraillette en mains.

Il aurait eu pourtant de sérieuses excuses pour s'abstenir de jouer un premier rôle : exercer son métier de médecin de campagne, refuser la mise en danger de sa famille... Sa femme et ses deux fils seront mis à l'abri séparément : son épouse dans le Cantal, un fils en Corrèze, l'autre à Briffons.

Cependant, Willy Mabrut a déposé aux archives un volumineux dossier (courriers reçus ou envoyés, factures, attestations). Et les enquêtes effectuées à la Libération, notamment par le Service de Recherche des Crimes de Guerre ennemis, contribuent également par les propos recueillis directement à reconstituer l'histoire de ce rassemblement.

Mentionnons également les témoignages oraux, reconstitués, modifiés, édulcorés ou grossis, embellis ou ternis, d'hommes plus ou moins jeunes, évoquant cette courte période de leur vie... Pas plus de huit jours ou trois semaines, mais ô combien intenses !

Les effectifs

Bien qu'ils ne se soient pas concertés, les témoignages évoqués ci-dessus sont unanimes pour affirmer que dès le début de la création du camp, le 14 mai, plusieurs services ont été mis en place : l'accueil, l'hébergement, l'approvisionnement, le service médical, les transmissions, le transport et l'armement, l'entraînement, la police. Unanimité également quant aux effectifs...

Jean Gatignol : « *Il se formait dès lors quasiment une compagnie par jour. Nous avons été bientôt peut-être de la valeur d'un régiment ou plus* »... Louis Juillard: « *Une vingtaine de compagnies s'étaient formées* ». Marcel Boyer décrit : « *...un camp de plus de 3 000 hommes* »

Alfred Pabiot ("*Martial*") commandant de la première compagnie au moment du débarquement, estime à 5 000 hommes l'effectif du camp comprenant dix-huit compagnies encadrées. Raymond Miallier affirme que, lors de son départ de Laspialade, vingt compagnies étaient constituées.

S'il est difficile d'apporter les preuves d'un tel effectif, – mais peut-être qu'un jour le registre des inscrits réapparaîtra, toutes les archives n'ayant pas été exploitées – il est tout aussi compliqué de prouver que celui-ci est surestimé. Difficile également de mettre en doute la parole de Willy Mabrut ("*Tonton*"), commandant en chef du camp, qui, toujours prudent et mesuré dans ses écrits ou propos, écrivait le 9 octobre 1947: « *Les opérations militaires de juin 1944 avaient amené la formation d'un camp important d'un groupe F.F.I. à Saint-Genès-Champespe, groupe d'environ 5000 hommes dont j'avais le commandement.* » [Témoignage du docteur Mabrut recueilli par le capitaine Girard, juge d'instruction près du tribunal militaire de Lyon.].

Le lieutenant Lebaigue ("*Spirale*") de la mission Benjoin évaluait à 4 000 hommes le maquis de Saint-Genès-Champespe. Gilles Lévy évoquait soit 5 000 hommes répartis en vingt et une compagnies. [*Guide des hauts lieux de la Résistance d'Auvergne*". Presses de la Cité Paris, 1986.], soit 6000 hommes [*Revue historique de l'armée*". 1968 n°3 page 51].

Les volontaires n'affluaient pas seulement des communes les plus proches (Trémouille-Saint-Loup, Tauves, Messeix, Bourg-Lastic, Le Mont-Dore, La Bourboule, Saint-Sauves, Pontaumur), nombre d'entre eux provenaient de Clermont, Riom, Montluçon, Brassac-les-Mines, Saint-Florine, Allanches (il en vint 160), Aurillac. D'autres arrivaient aussi d'Issoire puisqu'un futur cardiologue de cette localité y perdit sa médaille bleue de Saint-Christophe au milieu du foin dans la grange des Ladevie (retrouvée par Ginette, qui la conserva dans ses porte-monnaies successifs, avant de la remettre quelques décennies plus tard à son fils au cours d'une consultation médicale à Issoire).

Deux facteurs expliquent cet effectif important : d'une part, la grande publicité faite autour des ordres de mobilisation, dont la diffusion fut répercutée par tous les responsables F.F.I., via les agents de liaison et les affiches placardées un peu partout dans les villages ; et d'autre part l'annonce du débarquement qui va considérablement amplifier le mouvement.

La durée du camp

Elle fut d'environ un mois. Le rassemblement débuta le 14 mai, date à laquelle Willy Mabrut y installa son équipe. Marcel Boyer s'y rendit ce jour-là, et Alfred Pabiot le 15. Il prit fin le 13 juin, avec le départ des maquisards de Pon-

taumur (qui seront attaqués par une colonne allemande à La Tour d'Auvergne). Les responsables du camp le quitteront le 15 juin.

Jean Roche situe la dissolution du camp au 16 juillet. Il se trompe d'un mois. En effet, il y a déjà trois semaines que les Allemands ont investi Saint-Genès-Champespe alors qu'il n'y a plus personne !



La création des grands rassemblements d'Auvergne

Le 2 mai 44, à la ferme du Boitout, située sur la commune de Sainte-Marguerite près de Paulhaguet, au cours d'une réunion du Comité Régional de Libération, à laquelle participent Coulaudon et Ingrand, est décidée la création de "regroupements". Les avis divergent. Pour Ingrand, il s'agit d'un regroupement partiel, pour Coulaudon, plutôt de la création de trois réduits (Margeride, gorges de la Truyère, Lioran... En fait quatre si l'on ajoute celui-de Saint-Genès-Champespe). Il est à peu près certain qu'il s'agit d'une initiative des seuls responsables régionaux et non pas d'une application du plan "Caïman"⁽¹⁾. bien que deux missions interalliés y aient participé.

Une semaine plus tard, le 8 mai 1944, Emile Coulaudon signe l'ordre de mobilisation générale qui ordonne à chaque

(1) - Il envisage de soutenir par des troupes aéroportées les maquis-réduits implantés en Auvergne. Créé à Alger, puis élaboré en juin 1944 par Billotte à Londres, il est postérieur à la décision de création des rassemblements.

résistant de la Région R6 de rejoindre au plus vite les lieux de rassemblement.

Décision N°1

D'accord avec les COMITÉS DE LA LIBÉRATION RÉGIONALE où étaient représentés : Combat, Libération, Francs-Tireurs, Parti Communiste, Parti socialiste, C.G.T., Paysannerie, Maquis des M.U.R. (Mouvements Unis de Résistance).

Il a été décidé ce qui suit par l'État-Major Régional composé de :

Chef E.M.F. (délégué du Comité de Libération Régional), M.U.R., F.T.P. (Francs-Tireurs et Partisans Français), Armée Républicaine :

1. Les effectifs des F.F.I. doivent être immédiatement recensés de façon à ce que leurs membres puissent prétendre dans l'avenir, jouir des prérogatives (en particulier en cas de mobilisation générale qui suivra immédiatement la Libération),

2. Les membres agréés définitivement dans les F.F.I. (rester très prudent dans le recensement) devront recevoir ordre de rejoindre immédiatement le Maquis réduit du point de rassemblement qui leur sera fixé.

3. Tous les hommes qui, n'étant ni maintenus au groupe de Commandement, ni partants au Maquis, seront rayés des F.F.I.

4. La liaison permanente par radio sera assurée entre l'État-Major Régional (au maquis) et les chefs de

départements qui tiendront l'État-Major au courant des actions des Corps-Francis, des mouvements de troupes, des choses intéressant le S.R., des sabotages réalisés ou à réaliser.

**Au maquis, le 8 mai 44,
le chef d'État-major Régional, Gaspard.**

La première vague

Très rapidement, dans les jours qui ont suivi, Willy Mabrut (avec Huguet, alias "*Prince*"), transmet à tous ses volontaires et à toutes les unités sédentaires de son secteur l'ordre de gagner le réduit de Saint-Genès-Champespe. Celui-ci est situé à l'extrémité sud du département du Puy-de-Dôme, et à la limite du Cantal, à plus de 1000 mètres d'altitude. Condat, Monboudif, Picherande, Égliseneuve-d'Entraigues en sont les communes les plus proches.

Le camp de Laspialade apparut comme l'emplacement idéal : une grande prairie entourée du bois des Gardes. Deux accès étaient possibles : l'un par Saint-Genès-Champespe, l'autre par Jallandrieux (écrit également "*Geallandrieu*" ou "*Jallendrieu*"), ce qui offrait deux issues permettant de s'enfuir rapidement soit vers Saint-Genès-Champespe, soit vers Bort-les-Orgues. Actuellement, les environs proches et moins proches du camp sont difficilement accessibles.

Au début du chemin de Laspialade se trouvait, une grande ferme appartenant à la famille Ladevie, occupée par les grands-parents, les parents et leurs deux filles de neuf et sept ans. Dans la grange, située au-dessus de la partie

habitation et de l'étable, pouvaient dormir une soixantaine de maquisards.

Un chemin de terre bordé de broussailles et de rochers, long de quelques centaines de mètres, conduisait au poste de commandement installé au lieu-dit "Aux Maisons", situé à droite d'une grande prairie. L'ensemble était entouré d'une forêt haute et épaisse. Tout autour de la prairie, stationnaient camions et véhicules. Au milieu, un troupeau de vaches destiné au ravitaillement, broutait.

Le P.C. se trouvait dans une maison forestière comprenant une longue grange ouverte sur l'extérieur, avec à une extrémité l'habitation et à l'autre la porcherie. Le corps d'habitation disposait d'une pièce principale avec une immense cheminée et au milieu une table de ferme. Autour était installé l'état-major, c'est lui qui logeait dans la partie habitation.

Très rapidement, face à l'augmentation des effectifs, de nombreuses granges disséminées aux alentours abriteront les maquisards: Labanut, La Casbah... Les villages de La Crégut et de Jallandrieux seront également en partie investis (granges abandonnées, fermes où logent les agriculteurs).

L'un deux, Pierre Ondet a témoigné : « *Durant tout le temps que des groupes de résistance stationnaient au lieu-dit de Laspialade, j'ai reçu chez moi les officiers et les hommes appartenant à ces groupes. Je leur ai rendu les services qui étaient en mon pouvoir de leur rendre. C'est ainsi que je recevais de nuit les hommes qui rentraient de mission et je leur fournissais gratuitement de la nourriture. J'ai gardé en pension, gracieusement, deux vaches pendant une dizaine de jours et deux veaux que j'avais*

“récupérés”. J’ai fourni de la paille, gratuitement. Ma femme a confectionné avec ma fille France le grand drapeau du PC de “Tonton” (c’est moi qui ai acheté le tissu). J’ai autorisé le groupe à garer ses camions dans mon pré au lieu-dit la Ribeyre et ai subi de ce fait un préjudice matériel de 2 000 kilos de foin. J’ai rendu de nombreux autres services que je ne veux pas citer ici... » [Lettre adressée à Willy Mabrut datée du 20 octobre 44].

Willy Mabrut alias “Tonton”, installé au camp avec son équipe (Noli, Caudron...) autour du 14 mai, tenta de le structurer au maximum. Un contrôle sévère était effectué à l’entrée du village où se trouvait un poste de garde, avec interdiction pour les habitants de se rendre à Saint-Genès-Champespe. Ginette Ladevie se souvient : « *J’avais neuf ans, avec ma petite sœur de sept ans, j’allais à l’école à Saint-Genès. Mais lorsque le camp fut constitué, je n’avais plus le droit de me rendre à l’école et les courses devaient être effectuées au P.C. situé dans le camp, par mesure de sécurité* ».

Les itinéraires d’accès

Les maquisards ou résistants, disposant de nombreux véhicules (camions, cars, voitures particulières), vont emprunter les quatre voies d’accès menant à Saint-Genès : Ussel–Bort-les-Orgues–Champs-sur-Tarentaine–Marchal ; Issoire–Besse ; La Tour d’Auvergne–Saint-Donat ; Condat–Monboudif.

Premiers arrivés : les mineurs de Messeix

Le 14 mai, le jour de la foire à Messeix, Alfred Pabiot, instituteur dans la commune, inscrivit les volontaires au départ dans une petite salle du café Ledieu. Il leur donna

rendez-vous vers minuit après le cimetière : « *Prenez des chaussures, du linge et une couverture.* » Ils étaient une cinquantaine à se trouver sur le lieu du départ, accompagnés du docteur Moreau et de Pabiot. Cependant, il n’y avait qu’un seul camion, récupéré à la mine. Une partie fut donc obligée de partir à pied en évitant la route : traversée de Champssel, route d’Avèze, raccourci à travers bois au-delà cimetière de Tauves, puis La Tour d’Auvergne... Heureusement, le camion de la mine ayant effectué une première livraison les récupéra pour les conduire à Saint-Genès-Champespe. Sur place, près de la maison forestière, il faisait très froid. Ils finiront leur première nuit par terre. Après plusieurs nuits dans les bois, ils furent finalement hébergés dans une grange du village. Ils y constituèrent la première compagnie, Alfred Pabiot en prit la tête.

Le même jour, Marcel Boyer fut mis par R. Huguet (*“Prince”*) à la disposition du docteur Mabrut (*“Tonton”*) pour monter avec Klin un camp à Laspialade (Saint-Genès), où il fut chargé de l’approvisionnement : pour tout stock deux sacs de farine à prendre chez Chausse à Compains. A Besse, il récupéra des couvertures qui se trouvaient à la gendarmerie. Ensuite, il réquisitionna un camion des transports Belon de Tauves, sur la RN 89, chargé du ravitaillement des Economats pour les cantons de Tauves et de La Tour. Cela permit de constituer un premier stock de bétail et fromages sur le plan local.

Ceux qui venaient de loin, utilisèrent les points de ralliement organisés par le maquis : Vins-Haut, Laqueuille, Tauves, Bort-les-Orgues.

Le 19 mai, débarquèrent Jean Roche et Robert Guillau-

min qui, la veille, avaient quitté Ménétrol et pris le train à Riom. Ils avaient à leur disposition deux points de ralliement : Vins-haut et Laqueuille. Ce fut ce dernier qu'ils choisirent, parce que Roche connaissait bien la région et que c'était d'accès plus facile en prenant le train. Ils arrivèrent donc à la gare de Laqueuille, ils furent hébergés pour la nuit chez M. Paul, agriculteur. Le lendemain, ce fut sur la plate-forme d'un camion qu'ils furent conduits à Saint-Genès-Champespe. Peu après la traversée du bourg, le véhicule quitta la route pour pénétrer dans un chemin de terre. Contrôlé tout d'abord par des hommes armés en uniforme, il stoppa ensuite dans une grande prairie où stationnaient de nombreux véhicules (dont des camions chargés de fromages, genre saint-nectaire) à l'extrémité d'un long bâtiment :

« Nous fûmes invités à sauter à terre. On nous ordonna ensuite de suivre un guide qui nous amena après dix ou douze minutes de marche dans la cour d'une ferme isolée qui apparut brusquement à nos yeux, en contrebas d'un chemin pentu (...). »

« Dans la cour stationnaient des "tractions avant". Invités tout d'abord à patienter, nous fûmes ensuite introduits dans la grande pièce de la ferme où plusieurs hommes installés autour d'une table nous firent asseoir. Déjà bien renseignés sur nous, ils cherchaient à en savoir plus : quelles étaient nos motivations, notre moral et notre morale. Lorsque, dans la pénombre de cette pièce, enfumée à la fois par le tabac et les émanations du bois ayant brûlé dans la cheminée, j'eus l'impression puis la certitude, de reconnaître un personnage que je connaissais bien... Il s'agissait du docteur Willy Mabrut :

“Eh bien, mon petit Jean ! On vient se mettre à l’abri de la Gestapo ici ?” Ce dernier nous apprit que son état-major nous avait affectés, sous l’autorité d’un lieutenant, à la cellule d’accueil aux arrivants du camp. L’essentiel de notre mission consistait à vérifier l’identité des individus qui se présentaient à l’accueil, généralement par groupes sous la responsabilité de résistants bien connus, mais aussi des isolés immédiatement envoyés auprès des membres de l’état-major pour un interrogatoire plus poussé.»

L’accueil était identique pour tous : interrogatoire, choix d’un “pseudo”, remise d’un uniforme constitué le plus souvent d’un blouson de cuir, d’une chemise beige, d’un short marron, de chaussures de marche en cuir... Tout cela issu des Chantiers de Jeunesse (Bourg-lastic, Châtel-Guyon), régulièrement “visités”. Suivait l’immédiate affectation à une compagnie formée de 120 hommes environ, ayant à sa tête un capitaine nommé par l’état-major, dont les subordonnés étaient choisis parmi les hommes de la compagnie. L’emplacement de celle-ci était fixé à l’intérieur de l’enceinte du camp (tout au moins au début).

Concernant l’hébergement, le scénario varia : Juillard (arrivé durant la deuxième quinzaine de mai) dormira les trois premières nuits dans le bois de sapins. Bien qu’il disposât d’une couverture, il eut du mal à se réchauffer à plus de mille mètres d’altitude : « *C’était pour nous apprendre la vie dure au maquis.* », explique-t-il... Ensuite, il coucha dans une grange. Raymond Miallier eut plus de chance. Affecté à la quinzième compagnie, il dormit, dès son arrivée, dans une grange située dans une ferme près du village de Jallandrieux : « *Pour ma part et pour ce qui est de la ving-*

tième compagnie, nous logions dans des bâtiments confortables ! »... Mais les alertes fréquentes obligeaient tout le monde à passer la nuit à la belle étoile !

Les approvisionnements avaient pour chef Amboise Goule, ancien gérant des subsistances au camp de Bourg-Lastic, puis agent de liaison à Bourg-Lastic. Les denrées étaient stockées au P.C.. Une quinzaine de maquisards aidait à la fabrication du pain dans la boulangerie de Saint-Donat où la farine arrivait par camions. Le bétail, parqué dans la grande prairie située en face de la maison forestière, était abattu en fonction des besoins... « *Il était constitué d'une soixantaine de bêtes* », selon Ginette Ladevie.

Les véhicules étaient nombreux, les maquisards ayant depuis longtemps écumé la région. Ginette Ladevie se souvient d'une quarantaine de cars (dont un, entièrement rouge, camouflé par des branchages) qui stationnaient sur la route de Bort. Parmi ceux-ci, se trouvait un véhicule de la RATP : un dix tonnes flambant neuf avec pneus neige, cabine avancée. [Témoignage de Maurice Fargeix]. L'entreprise s'était repliée au Mont-Dore avec ses autobus blanc et vert. Toujours au Mont-Dore, une traction-avant noire avait été dérobée à l'un des chefs de service de l'Énergie Industrielle, le 11 juin. D'autres véhicules seront "fournis" par les Chantiers de Jeunesse.

La "compagnie auto" était organisée en sections. Au total, elle comprenait 137 véhicules de toutes sortes auxquels étaient affectés 210 hommes dont 14 gradés (en principe des gendarmes). Elle était chargée du ravitaillement et du transport des troupes chargées des coups de main.

Le service médical était dirigé par un médecin-chef, le

docteur Robert Szigeti (“Sézeze ”), assisté par plusieurs médecins dont Juillard et Brandt. Une infirmière israélite était logée au village de Jallandrieux situé au-dessus de la ferme de Labanut. En principe, à chaque compagnie était affecté un homme faisant office d’infirmier. Dans la vingtième, ce fut le père de Raymond Miallier qui fut désigné. Il n’avait pourtant pas de formation spécialisée justifiant cette fonction, mais c’est lui qui, à la maison, gérait les petites égratignures.

Le responsable des transmissions, William Short, était un ingénieur anglais. Les hommes étaient persuadés qu’il avait été parachuté. En fait, marié à une Française, il s’était réfugié dès le début de la guerre à Saint-Sauves. Son studio radio fut aménagé dans le grenier de la maison forestière. C’est lui qui informa le P.C. de l’intense mobilisation effectuée sur le territoire, et probablement des attaques allemandes autour du Mont-Mouchet.

Il y avait même une prison, c’était la porcherie de la ferme servant de P.C., gardée par une sentinelle armée.

La deuxième vague

Le 20 mai, Coulaudon lance l’ordre n°1 :

«L’armée de libération est maintenant constituée au cœur de nos montagnes d’Auvergne. Je rappelle aux chefs responsables qu’en dehors des hommes auxquels il a été confié une mission précise (sabotage, épuration, renseignements), tous les hommes sans exception (sédentaires ou maquis) doivent nous rejoindre. Les défaillants seront rayés des Forces Françaises de l’Intérieur et de la Libération. »

- « Chaque homme doit emporter avec lui :*
- sa meilleure paire de souliers et sabots ;*
 - chaussettes et linge de corps ;*
 - une ou deux couvertures chaudes ;*
 - leurs armes s'ils en ont reçues ;*
 - si possible une tente ou bâche par dix hommes.*

Le chef de groupe doit s'assurer d'un camion qui servira au transport des troupes. Il y a grand intérêt à rejoindre immédiatement avant que les routes ne soient barrées et que le plan allemand (listes noires) ne soit mis en application.

*Au maquis le 20 mai 1944,
le Chef régional des F.F.I.*

GASPARD

N B- Préparer liste des hommes dont le départ peut provoquer une demande de secours pour charges de familles. »

Louis Juillard fit partie de cette vague :

« Arrivé la deuxième quinzaine de mai. La rumeur courait que les alliés allaient débarquer quelque part en France. Ce serait peut-être bientôt la fin de la guerre, tout au moins l'espérait-on. Nous étions le 23 mai. J'étais parti dans la forêt, ne sachant que faire. Un agent de liaison était passé au moulin. Il avait été envoyé par un adjoint de "Tonton" que je connaissais bien pour l'avoir vu souvent au moulin. Il avait demandé à la meunière où j'étais, elle ne le savait pas. Il dit à la meunière que je devais rejoindre le lendemain matin à cinq heures le foirail du bourg de Tauves où un camion m'amènerait au maquis. En rentrant, j'appris la nouvelle ».

«Le moment étant enfin venu. Ma décision avait été prise depuis longtemps, et c'est avec joie que j'accueillis la nou-

velle. Je me couchai tôt ce soir-là et me levai dans la nuit, à trois heures du matin, pour parcourir les dix kilomètres qui me séparaient du bourg de Tauves. En arrivant, je retrouvai quelques jeunes des communes environnantes, mais aucun jeune de la commune. Je les avais connus pétainistes et ils l'étaient restés. Ils n'avaient pas voulu lui désobéir...».

« Seuls deux hommes et une femme, et qui étaient juifs et étaient restés cachés dans le bourg, firent partie du convoi. Nous ignorions notre destination. Nous parcourûmes une vingtaine de kilomètres. Nous ne pouvions pas voir grand-chose car le camion était bâché. Nous arrivâmes au bourg de Saint-Genès. Deux jeunes maquisards firent signe au chauffeur de s'arrêter, ils parlèrent ensemble et nous continuâmes notre route. Puis, le chauffeur s'engagea sur un chemin de terre et nous arrivâmes en bordure d'un village nommé Laspialade. Nous trouvâmes là une compagnie de mineurs de Messeix qui nous avaient précédés la veille. Le commandant de la compagnie était directeur d'école à Messeix. Je devais mieux le connaître par la suite et il est resté pour moi un ami » .

« Nous continuâmes notre parcours à pied dans la forêt et sommes arrivés à une ferme abandonnée qui servait de poste de commandement du camp : le but du voyage !... En arrivant, nous allâmes à la roulante boire un bon jus qui fut le bienvenu et on nous donna un casse-croûte. Puis, on distribua à chaque homme un blouson de cuir, un treillis et une paire de galoches en bois. »

Louis Juillard fut intégré à la deuxième compagnie qui occupait la grange d'une ferme isolée : Labanut, située sur la commune de Marchal. On y accédait par un chemin de

traverse qui partait du P.C..

Jean Gatignol rejoindra le camp le 28 mai, il y fut conduit par un brave boucher qui *« dans sa tournée m’a emmené au camp de Saint-Genès où là, je me suis trouvé avec d’autres jeunes comme moi. Certains avaient des armes, c’était un poste de garde »*.

«Après une conversation avec le boucher, ils m’ont emmené dans une ferme désaffectée où se trouvait le chef du camp et les principaux responsables de ce maquis. Ce chef de camp n’avait rien d’un militaire, mais plutôt l’air d’un brave homme tranquille. C’était le “Tonton” (...) mais cela, je ne l’ai appris que plus tard. Après quelques paroles de bienvenue pour me mettre en confiance, il m’a demandé comment je voulais m’appeler. Voyant mon air étonné, il a demandé à l’un des responsables de s’occuper de moi. Celui-ci m’a dit qu’il ne voulait pas savoir mon nom ni même mon prénom, et de ne le dire à personne, même et surtout pas aux meilleurs copains que je pourrais me faire dans ce camp. J’avais compris. Le premier nom qui me vint à l’esprit fut “Georges”. Il me dit “Jojo”. Donc à partir de ce moment-là, je suis devenu “Jojo” et ce jusqu’à la libération de Clermont. »⁽¹⁾

Sept jeunes gars arriveront de Saint-Sauves : Paul Jouvét, Marcel Ranvier, Henri Bouchon, Louis Veyssier, Maurice Achard, Paul Fenech... Tous les six, entrés le 4 juin, rejoignirent la 10^{ème} compagnie... Jean Aubert, entré le 28

(1) - Raymond Miallier choisit le nom de jeune fille de sa mère : “Rongère”.

Georges Serre : “Magnifique” à cause de sa chevelure ondulée.

Les pseudos figurent en toutes lettres sr les cartes F.F.I..

mai fut assigné à la troisième compagnie... [Attestation établie par Pierre Carriat, le 2 décembre 1944 pour le "Tonton"]. Ils retrouvèrent là les mineurs de Messeix, des jeunes de Bourg-Lastic, d'Herment, de Trémouille-Saint-Loup... Ceux de La Bourboule aussi : Pierrot Ballet, Victor Drap (chef de section à la troisième compagnie), David Vizon et François Viossanges.

Si lors du premier appel, les agents de liaison ont conduit les maquisards aux points de ralliement, les volontaires suivants, rejoindront Saint-Genès-Champespe par leurs propres moyens, le plus souvent à pied, empruntant l'itinéraire le plus court, à travers bois et taillis.

Au Mont-Dore, c'est du Queureuilh que partaient les hommes... Parmi eux : Bonhomme, Gillet, Vigneaud, Dupron, les frères Monneron, Margaria... Georges, le fils de ce dernier alors âgé d'à peine sept ans raconte : *« J'ai accompagné mon père avec ma mère et ma sœur aînée jusque vers l'usine à gaz où l'attendaient quelques autres. Ils traversèrent la voie ferrée et montèrent à travers bois... »*

Raymond Miallier est affecté dès son arrivée à la quinzième compagnie : celle-ci était installée dans des bâtiments de ferme près du hameau de Jallandrieux. Elle était en "couverture", c'était elle qui fermait l'accès au camp, non loin du lac de La Crégut. Le commandant de la compagnie, un jeune officier d'active, secondé par des sous-officiers d'aviation du groupement d'Authezat ainsi que le personnel médical, s'installèrent dans la maison d'habitation des fermiers absents. Le médecin de la compagnie était le docteur Brandt, auprès de qui fut affecté le père de Raymond Miallier.

La troisième vague

Consécutive au débarquement, elle sera la plus importante. Depuis plusieurs mois on l'attendait. Aussi, dès son annonce⁽¹⁾, de plus en plus d'hommes de tous âges rejoignirent Saint-Genès-Champespe, convaincus que la fin de la guerre était proche. Les gars de la Banque de France se retrouvèrent au maquis de Pontgibaud, qui n'était qu'un relais, le 7 juin. De là ils furent dirigés sur Saint-Genès-Champespe.

Une quarantaine d'agents de la Société Générale repliée à La Bourboule gagnèrent le camp le 9 juin. Les gendarmes étaient également nombreux à monter à Saint-Genès-Champespe : quatre de Tauves dont leur brigadier ; quatre de Rochefort-Montagne ; cinquante-sept de Chaudes-Aigues et

1 - C'est probablement William Short, le chef des transmissions qui sera un des premiers informés en raison de son poste de récepteur. Prévenus, alors qu'ils font l'exercice, les maquisards du camp se mettent en rangs et entonnent la Marseillaise. Jean Roche, apprend le débarquement à midi au bar-tabac de Saint-Genès-Champespe. Les hommes présents sont agglutinés autour du poste qui annonce l'arrivée des troupes alliés en Normandie. Il raconte : *« Je terminais à peine mon verre de limonade qu'un crissement de pneus se fait entendre devant la terrasse, suivi du claquement des portières. Inquiet et prêt à bondir pour m'échapper par une ouverture entrevue brièvement au fond de la pièce, j'aperçois, au travers de la vitre, la silhouette familière de "Tonton" qui, accompagné de deux acolytes en civil, salue joyeusement les consommateurs. Il est immédiatement mis au courant des dernières nouvelles. Il décide alors, sur le champ, de payer une tournée générale, au nom de la Résistance auvergnate, et lève son verre souhaitant la victoire... Puis la paix, puis l'installation d'une nouvelle société... »*

Louis Julliard, le 5 juin au soir, écoute la radio dans la cuisine de la ferme : *« Nous fûmes surpris par la longueur des messages personnels et nous nous doutions qu'il se préparait quelque chose. Le lendemain matin, nous faisons l'exercice près de la ferme quand nous vîmes arriver quelqu'un en courant qui nous cria : « Ça y est, les Alliés ont débarqué en Normandie ». La joie s'empara de nous. Depuis le temps, qu'on l'annonçait, le jour était enfin arrivé. Nous nous rassemblâmes en rangs et nous chantâmes la Marseillaise »*.

leur chef ; la brigade du Mont-Dore (ainsi que la quasi-totalité des gendarmes qui gardaient les internés de l'hôtel International) ; vingt-quatre gendarmes de Murat... Tous, évidemment arrivèrent munis de leurs armes. Même des G.M.R. (Gardes Mobiles de Réserve) débarquèrent en tenue !

Les responsables n'avaient plus les moyens d'enrayer cet afflux, alors que l'occupant, la Milice, les G.M.R., les contrôleurs du Service du Travail Obligatoire (S.T.O.) patrouillaient. En gare de Clermont, les soldats allemands assistaient au départ des volontaires. Comment empêcher les candidats au maquis d'embarquer sans alerter les soldats, avec le risque de faire appréhender des réfractaires au S.T.O. ? Encore aurait-il fallu qu'il y ait suffisamment d'hommes pour s'opposer au départ, et ceux qui pouvaient le faire étaient probablement recherchés. Willy Mabrut et son état-major, persuadés que les Allemands allaient investir le camp, quittèrent précipitamment celui-ci. Il n'y eut donc personne pour renvoyer les hommes au fur et à mesure de leur arrivée. C'est ainsi que 160 volontaires arrivèrent d'Allanches les 16 et 17 juin, soit quatre jours après la dissolution du camp !

Ultérieurement, Coulaudon et son état-major feront une visite d'inspection (évoquée plus loin). Des consignes d'évacuation furent données, mais plusieurs facteurs incitèrent certains à rester au camp : c'était pratiquement l'été, il restait de nombreuses denrées, et ceux qui étaient venus de leur propre initiative avec leurs propres moyens répugnaient à rentrer chez eux craignant d'être dénoncés et arrêtés.



L'organisation du camp

Les compagnies

C'est au poste de commandement qui occupait la maison forestière qu'étaient organisées celles-ci. Ils étaient une "trentaine" à constituer l'état-major (Mabrut, Noli, ...). Ils prenaient les décisions, recevaient les informations, décidaient des opérations... S'ajoutait à eux une cinquantaine de personnes qui gravitaient autour : intendance, ravitaillement, renseignement, police...

Si la première compagnie était implantée près du P.C., la deuxième, dont faisait partie Juillard, prit possession d'une grange à Labanut située sur la commune de Marchal à la limite du Cantal... La troisième (et les suivantes) furent dispersées.

En l'absence d'archives – qu'est devenu le registre d'enregistrement de tous les hommes arrivant au camp et remis par Jean Roche au docteur Mabrut ? – mais grâce aux témoignages des participants et aux nombreuses attestations établies par Mabrut, on peut très partiellement reconstituer l'encadrement de ces compagnies. C'est au fur et à mesure de l'arrivée des volontaires qu'elles se sont constituées tout au début. Lorsque ceux-ci arrivaient en groupe, sous la responsabilité d'hommes de liaison connus, leur identité était vérifiée par le service d'accueil auquel appartenaient Jean Roche. Parmi les renseignements demandés figuraient les qualifications professionnelles et grade dans l'armée de réserve. Les "isolés", quant à eux, étaient questionnés par les membres de l'état-major pour un interrogatoire plus pous-

sé (ces mesures n'éviteront pas la présence dans le camp de quelques mouchards). Tous étaient immatriculés par le lieutenant Blanche.

Une compagnie, comprenait de 120 à 200 hommes avec à leur tête un capitaine désigné par l'état-major.

Ce fut donc entre le 15 mai 1944 (arrivée de la première compagnie), et le 10 juin 1944 que vingt-et-une compagnies furent constituées (même si après cette date d'autres volontaires arrivèrent).

Repères chronologiques

15 mai : arrivée de la première compagnie.

19 mai : formation de la deuxième compagnie.

1er juin : formation de la quinzième compagnie.

4 juin : création de la vingtième.

La première compagnie était composée d'environ 200 hommes, la plupart provenant de Messeix (mineurs), Trémouille-Saint-Loup, Herment et Bourg-Lastic. Elle était commandée par Pabiot. Marius Gayton dirigeait la première section, Marcel Pinson la seconde... Pierre Bascoulergue était chargé de l'intendance, Robert Fournol du ravitaillement.

La deuxième compagnie, à laquelle appartenait Louis Juillard et l'adjudant-chef Marcel, était également constituée d'hommes provenant du maquis de Bourg-Lastic. Les chefs de section étaient des hommes plus âgés ayant fait leur service militaire ainsi que la guerre de 1939-1940.

La troisième compagnie, formée avant le 28 mai, avait pour chef de section Victor Drap ; David Bizon était son adjoint. [Attestation établie par Pierre Carriat, le 2 décembre 44, pour le "*Tonton*".]

Ces trois premières compagnies issues du maquis, ayant pour chef Mabrut, étaient bien armées et entraînées.

La quatrième était dirigée par un russe blanc qui avait fait la Légion étrangère, le capitaine "*Fichel*",

La cinquième dont faisait partie les gendarmes de Rochefort-Montagne était dirigée par "*Gaby*",

La septième, d'abord commandée par un capitaine de gendarmerie, sera ensuite dirigée par Serge Renaudin (alias "*Victoire*"). [Témoignage adjudant-chef Marcel].

La huitième était en partie constituée par le groupe de Brassac.

À la dixième compagnie, créée le 4 juin, furent incorporés Paul Juvet, Marcel Ranvier, Henri Bouchon, Louis Veyssier, Maurice Achard, Paul Fenech... originaires de Saint-Sauves.

La quatorzième compagnie était commandée par le lieutenant "*Antoine*". Elle était basée à La Malboudie, située sur la commune de Marchal... Le 3 ou le 4 juin, trois volontaires arrivés de Laqueuille, furent intégrés en son sein.

Le 1^{er} juin des hommes en provenance du Cantal furent versés à la quinzième. Son commandant était un jeune officier d'active, secondé par des sous-officiers d'aviation du groupement d'Authezat. Y furent également intégrés Raymond Miallier et son père. Ce dernier, caporal de réserve, fut nommé sergent ; son fils devint pourvoyeur voltigeur de deuxième classe (sans qu'il n'ait jamais su ce que cela signifiait !). Le commandement de la compagnie, ainsi que le personnel médical, furent installés dans la maison d'habitation des fermiers absents.

Vers le 10 juin, deux groupes d'étudiants et collégiens

riomois furent intégrés à la 17^{ème} compagnie.

À quelle compagnie appartenaient le capitaine Paul Mayer qui affectera les 45 hommes chargés d'accompagner "Tonio" pour défendre Murat ?

Quelle compagnie commandait Edgard Pisani (alias "Edouard"), membre du réseau "Fitzroy", évadé le 6 juin 1944 et qui rejoignit Saint-Genès-Champespe ?

Au fur et à mesure de la constitution des compagnies, les campements se diversifièrent, s'éloignèrent du P.C., et la création des feuillées communes aux hommes de la compagnie constituèrent une de leurs premières tâches.

Au-delà de la vingtième compagnie

Persuadés que les Allemands avaient perdu la guerre, ce fut plein d'espoir que les hommes rejoignirent Saint-Genès-Champespe, mais une telle affluence n'alla pas sans poser de problèmes. Commentaire de Jean Gatignol: *« Ce n'était plus le lieu clandestin où il fallait être recommandé pour pouvoir rentrer, mais plutôt un lieu de "kermesse" où par les routes et les chemins arrivaient, drapeaux en tête, des gendarmes fusils à l'épaule, des GMR en uniforme et une foule de jeunes et de moins jeunes, avec l'air heureux d'avoir enfin trouvé un pays de "liberté". Il se formait alors, quasiment une compagnie par jour. Nous avons été bientôt peut-être de la valeur d'un régiment ou plus, et il n'y avait que quelques armes dans les quatre premières compagnies. Un gros problème se posait au surplus pour le ravitaillement. Il en résultait une situation impossible à tenir bien longtemps sans avoir à faire face à des problèmes de sécurité. »*

On rencontrait toute sorte de gens à Saint-Genès-

Champespe. Un jour arriva un groupe avec en tête le drapeau de la Légion des Combattants créée par Pétain ! On venait se refaire une virginité maintenant que la victoire des alliés semblait acquise. Louis Juillard confiait : « *Combien de ceux-ci s'étaient rangés derrière Pétain pendant quatre ans et avaient soudain changé de camp. J'ai vu arriver des jeunes de ma commune* ». Le 2 juin, ce fut un des membres du service cinéma de l'armée replié à La Bourboule, Pierre Sarget, qui monta au volant d'un véhicule de l'armée.

Après le 6 juin, l'affluence fut telle que les responsables ne purent plus vraiment contrôler les entrées dans le camp, ce qui permit à n'importe qui d'y accéder.

La police du camp

Forcément, il y eut des mouchards. Certains seront repérés, reconnus et exécutés. Ginette Ladevie se souvient avoir vu enterrer dans les sagnes (prairies humides), situées devant sa ferme, plusieurs cadavres de miliciens. Les épouses de deux d'entre eux viendront les récupérer le 20 juin 1944. Une femme originaire de Tauves aurait été également exécutée sur place.

Un milicien fut tué par un peloton en uniforme après avoir été interrogé et jugé. Il avait dénoncé un convoi parti de Montluçon qui avait été attaqué par les Allemands et décimé... En avait réchappé une camionnette dans laquelle se trouvait le dénonciateur gardé par les maquisards, et qui avait rejoint Saint-Genès-Champespe.

Le lendemain de son arrivée à Saint-Genès-Champespe, le directeur du centre d'internement du Mont-Dore sera fusillé pour avoir effectué une année de services actifs à la

Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme en tant qu'adjudant, puis chef de secteur à la Milice française. Qu'est devenu son corps ?... Aucun décès par balles n'a été déclaré sur la commune de Saint-Genès-Champespe pour la période concernée.

Cinq cadavres seront localisés sur la commune de Marchal à environ 300 mètres du village de Jallandrieux. À la demande du secrétaire général de la police de Clermont-Ferrand, les gendarmes de Champs-sur-Tarentaine seront chargés de l'enquête concernant l'identification des corps.

À l'époque, le maire de Marchal témoigna : *« D'après la rumeur publique, il se pourrait très bien qu'il se trouve sept corps de miliciens ou autres enterrés à Jallandrieux commune de Marchal, Cantal. Jusqu'à ce jour, parmi les cinq tombes, un seul corps a été identifié. Il s'agit d'un Polonais X qui a été exhumé sur l'ordre de la Résistance de Clermont-Ferrand (P.D.D.) et ceci dans le courant de l'automne 1944. L'acte de décès a été dressé. Pour les autres, aucun acte de décès d'inconnus n'a pu être dressé à la mairie de Marchal, du fait que j'ignore le nombre exact des victimes enfermées dans les fosses du pacage de Jallandrieux. »*

« À l'époque où ces événements se sont produits, la situation n'était pas normale, j'en avais avisé téléphoniquement monsieur le sous-préfet de Mauriac (Cantal) qui m'a répondu par la même voie que l'exhumation des dits corps enfermés dans les fosses ne pourrait avoir lieu avant un an. D'autre part, une circulaire de la Croix-Rouge, indique que l'exhumation des dits corps, ne peut se faire que par son intermédiaire. Malgré nos recherches et les auditions ver-

bales de plusieurs habitants de la commune de Marchal, il nous est impossible d'obtenir aucun renseignement précis sur l'identité et le nombre des cadavres enterrés dans les cinq tombes situées dans un pacage recouvert de fougères et genêts à 300 mètres du village de Jallandrieux, commune de Marchal, Cantal. »

Si cette enquête fut confiée aux gendarmes de Champs-sur-Tarentaine, ce fut parce que l'épouse d'un milicien franc-garde, domicilié à Clermont-Ferrand et travaillant à Bort-les-Orgues comme coupeur aux établissements Mas, sollicita une enquête auprès du secrétaire général de la police de Clermont. D'après les éléments recueillis au cours de l'enquête, celui-ci aurait été arrêté à Bort par des membres de la Résistance car il était considéré, dans cette localité, comme un des plus dévoués à la politique de collaboration.

L'inspecteur de police judiciaire concluait son rapport du 21 avril 1945 en ces termes : « *Après son arrestation, X fut conduit dans diverses localités de la Corrèze, du Puy-de-Dôme et du Cantal. Le dernier groupe de soldats de la résistance qui l'eut sous sa garde, était stationné à l'époque à Jallandrieux. C'est là que X et plusieurs autres miliciens furent jugés et condamnés à mort. »*

La mère de deux frères habitant Bort-les-Orgues, déclarés disparus le 11 juin, sollicita également une enquête auprès du chef d'escadron commandant la compagnie de gendarmerie du Cantal. Une institutrice écrira à Mabrut afin de récupérer le corps de son frère, huissier à Bort, disparu en juin 1944. S'étant rendue à Marchal, entre Jallandrieux et Labanut dans un terrain marécageux, elle aurait trouvé

cinq fosses dans lesquelles les hommes auraient été inhumés par deux.

Suite à l'enquête de gendarmerie du 30 mars 1945, l'exhumation de quatre corps fut effectuée à Jallandrieux. Les deux frères disparus à Bort-les-Orgues, et le milicien de Clermont-Ferrand furent identifiés, ainsi qu'un homme du Cendre (63). Tous quatre sont inscrits sur les actes de décès de la mairie de Marchal à la date du 20 juin 1944 (décision du procureur du tribunal civil de Mauriac)... Mais l'huissier de Bort ne se trouve pas parmi eux !

Le nombre de personnes recherchées dans la région de Saint-Genès-Champespe – Marchal est supérieur au nombre de corps retrouvés. Par ailleurs, toutes les personnes disparues dans la région n'ont pas été signalées. Il est donc plus que probable que d'autres corps soient toujours ensevelis dans ce secteur.

Vraie mise en scène et fausse exécution

Ce fut au début de son séjour que Jean Roche assista à un simulacre d'exécution concernant trois hommes derrière les murs de la grange : *« Fortement intrigué par cette scène insolite, je m'étais permis d'en faire part au "Tonton" . Celui-ci, dans un éclat de rire, m'expliqua qu'il avait été donné une bonne leçon à trois pilleurs de bureaux de tabac dans les villages environnants ».*

L'armement

Il était constitué de fusils modèle 36, et de mitraillettes "Hotckkis", de grenades quadrillées venant certainement de caches militaires, de mitraillettes Sten (une pour chaque homme) et de fusils mitrailleurs (un par section). Des explo-

sifs étaient également présents. Il fallait ajouter à cela l'arsenal des gendarmes arrivés au camp avec revolvers, mousquetons et munitions, fusils-mitrailleurs sur trépied avec chargeurs.

Les parachutages

D'autres armes avaient pour provenance des parachutages effectués en janvier 44 au Petit Barreix, situé sur la commune de Briffons. Ce lieu se présentait sous la forme d'une immense prairie plate entourée de sapinières que jouxtait un croisement de quatre routes facilitant accès et évacuation.

Les feux de repérage ne pouvaient se voir que du ciel. C'est là que trois avions alliés ont parachutés dix-huit tonnes de matériel divers, profitant de la couverture de bombardiers venus larguer leurs bombes sur Aulnat.

L'ensemble de ces armes fut réparti entre les groupes de résistants dépendant du maquis de Bourg-Lastic. Des armes seraient encore cachées sous Murat-le-Quaire (un témoin aurait vu les frères Rozier les enterrer peu avant leur arrestation)... D'autres avaient été cachées au Mont-Dore dans les murs qui bordent la Dordogne.

Ces parachutages suscitèrent la convoitise d'autres groupes. Les armes dissimulées dans un caveau situé au nord du cimetière de Messeix ont ainsi été dérobées par un groupe de résistants installés en Corrèze, dissimulés dans les gorges de la Dordogne. Parmi eux, les futurs F.T.P. de Messeix qui cachèrent leurs armes dans le foin de la ferme Téjado à Bogros. [Source : Paul Brugière - *"Si Messeix m'était conté..."* - Éditions Revoir, 2005. Page 368].

Les parachutages d'armes annoncés par Emile Coulaudon lors de sa visite au camp, qui auraient dû avoir lieu près de Condat sur le terrain "Gene Tunney" homologué par la mis-



Le Petit Barreix sur la route de Briffons à Bourgeade.

sion Benjoin, ont été vainement attendus. Ils avaient été promis par Londres, la demande ayant été transmise par J. Short.

Plusieurs équipes, dont faisait parti Jean Roche ont été formées pour réceptionner les containers. Elles attendront en vain plusieurs nuits sur les terrains qu'elles avaient aménagés en respectant les consignes données par les correspondants anglais. : « *Elles sont toujours rentrées bredouilles à l'aube...et furieuses ! Je voudrais connaître les véritables raisons de cette carence ?* »

Il n'y eut donc pas suffisamment d'armes afin de couvrir les besoins des compagnies, ni de munitions d'ailleurs...

Juste de quoi tenir quelques heures lors d'un éventuel engagement !

L'entraînement

Jean Gatignol (formé au 13^{ème} bataillon de chasseurs alpins) fut affecté à l'instruction des nouvelles recrues et au maniement des armes. Il était secondé par quelques anciens qui avaient fait la guerre précédente, ou simplement leur service militaire.

Louis Juillard raconte : « *Un instructeur nous apprend à démonter et à remonter les armes. Ce n'était pas très compliqué, mais une fois le chargeur engagé les mitraillettes étaient dangereuses. Si on avait le malheur de la faire tomber par terre, le coup partait facilement.* » Effectivement, certains se blesseront, mais sans gravité.

Dès leur arrivée, les gendarmes s'investirent également dans l'entraînement au combat. Tous les maquisards ne bénéficièrent pas de cette formation. Raymond Miallier s'est vu confier un 7/65 dont il connaissait à peine le maniement. Jean Roche, doté d'un pistolet à barillet et de six balles remis par les gendarmes, ne l'avait jamais essayé à tir réel.

Selon Jean Roche, tout le monde en revanche était satisfait du régime alimentaire.

Les alertes

Elles étaient très fréquentes, provoquées par des “*mouchards*” basés à Aulnat. Le jour de son arrivée au camp, Louis Juillard explique qu'il courut se cacher dans les bois tout proches... Mais elles avaient aussi lieu la nuit. Après avoir reçu la consigne de tout faire disparaître, les hommes s'enfuyaient dans les forêts environnantes, notamment celle

de Gravières... Les abords de cette dernière était protégés par des groupes armés de fusils mitrailleurs.

Quelquefois, le petit avion du maquis donnait l'alerte. Ginette Ladevie confia qu'elle allait alors se réfugier à Condat ou à Monboudif.

Est-ce un de ces avions "mouchards" qui s'est écrasé près du Mont-Dore dans les bois du Capucin ?



Les actions

Récupération de couvertures à la gendarmerie de Besse

Une expédition fut organisée pour aller récupérer un lot de couvertures se trouvant à la gendarmerie de Besse. Ce fut dans un camion que partirent un groupe de maquisards, drapeau en tête. Une fois le camion stationné sur la place, les hommes encerclèrent la gendarmerie. Mais les gendarmes, ayant aperçu les maquisards, verrouillèrent la porte d'entrée du bâtiment. Ce fut donc à travers le judas que les uns et les autres parlementèrent. Finalement, déposées devant la porte, les couvertures furent chargées dans le véhicule.

Louis Juillard qui a participé à l'expédition en donne un récit pittoresque : « *Nous partîmes en camion, drapeau tricolore au vent. Nous arrivâmes à notre rendez-vous sans problème, laissâmes le camion sur la place et partîmes encercler la gendarmerie. Mais les gendarmes nous avaient vus arriver. Ils fermèrent la porte d'entrée à clé. Le chef du convoi parla à travers le judas. Les gendarmes acceptèrent de nous*